

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre IX

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE IX.

La vieille route de Bade à Gernsbach. — La baraque de Neuhaus. — Les deux Staufenberg et leurs éventails de légumes. — Gernsbach et son histoire. — Les flotteurs de la Murg. — De Gernsbach à Rothenfels. — Les scieries. — Hoerdten. — Ottenau. — L'Amalienberg et le grand Rindeschwender. — Gaggenau. — Les bains Elisabeth. — La maison de plaisance du margrave Guillaume. — Retour à Bade. — L'Image et la Croix de Keller.

Quand on remonte le vallon du Rothbach et que l'on a dépassé la Chaire du Diable, on voit se dérouler vers la droite, sur le flanc du Mercure, une route poudreuse, qui fuit bientôt à travers la forêt : c'est la vieille route de Bade à Gernsbach.

Le bois qu'elle traverse est charmant : ses sapins monstrueux s'élèvent à des hauteurs prodigieuses sur le revers de la montagne ; ses avenues, car ses chemins ont l'aspect des allées d'un parc, serpentent sous les

rameaux barbus des conifères, et les lambeaux de prairies, qui s'infiltrèrent dans la noirceur des fourrés, dessinent, au milieu de cette admirable promenade, des pelouses ensoleillées dont la vive couleur assombrit encore la teinte foncée du restant de la colline.

Le Mercure est un pic aussi trompeur que capricieux. De loin, il apparaît comme un cône uniforme et lisse, dont la moelleuse fourrure ne forme pas un pli; de près, on lui découvre des ravins, des crevasses, des troncs, des déchirures, mille misères que notre route doit contourner ou franchir. Aussi fait-elle bien des tours, bien des sauts et des soubresauts avant d'arriver à Neuhaus.

Neuhaus n'est point un hameau, mais une simple demeure de paysans, une baraque hospitalière pour les charretiers, les cochers et les bûcherons. Elle est située au sortir de la forêt, au plus haut point du passage. Sa mine est triste, ses murs sont froids et lourds, et son toit, autant que je me le rappelle, n'est pas même de ces vives tuiles rouges, dont l'éclat anime si fort la campagne badoise.

Et cependant, quiconque a vu Neuhaus aime Neuhaus, car il y a admiré un tableau dont la grâce a doucement ému son âme. Un vallon redescend du Mercure vers la Murg. Dans ce vallon reposent deux villages, avec leurs blanches maisons à pignons découpés par leurs brunes ossatures, Ober- et Unter-Staufenberg, l'un, groupé autour de son église comme le troupeau autour de son berger, l'autre, s'allongeant entre les deux collines ainsi qu'un large ruban de maçonnerie. Sur chacun des coteaux fleurissent de riches potagers, au milieu de champs de fraisiers, dont les fruits parfumés sont connus de toute la contrée. Et parmi ces champs, mille arbres croissant dans un aimable désordre, comme autant de houppes de verdure sur un tapis multicolore.

A gauche, vers la hauteur, une plantation de pins maritimes, rabougris et moroses à l'exemple de tous les pins maritimes, avec des têtes tordues, grisonnantes, grimaçant au-dessus de leur lit schisteux et avide. Dans le lointain, Gernsbach et son temple. Puis, comme toile de fond, la verte chaîne de la Murgthal.

Un sentier escarpé dégringole de la route jusqu'au second de ces villages. Des que j'y aborde, un jeune chat m'y salue, un chat noir comme le chat d'une sorcière et portant des yeux d'or. Il cabriole auprès de moi, fait un bond quand je fais un pas, se couche si je m'arrête, s'élance lorsque je me remets en route. Puis, je rencontre, à mi-pente, trois enfants, deux petites filles et un garçon. Le garçon a une chemise et un pantalon de bure à travers lequel passe la chemise; ses yeux sont bleus, sa tête blonde, — sinon ce ne serait point un fils de la blonde Germanie. Les deux filles laissent à peine sortir d'un bonnet bien collant de frais minois de cinq à six ans; leur costume se compose d'un jupon que le temps a fait dentelle, fixé au milieu de la poitrine, et d'une taille si courte qu'on a peine à la voir. Tous trois étaient plongés dans les délices d'une tartine de fromage. Ma présence les effaroucha: ils interrompirent leur festin et se dissimulèrent derrière leurs tartines. Ce fut là chose aisée, car celles-ci étaient si grandes, que je les prenais de loin pour de blancs paravents.

Staufenberg est un coquet hameau, dont les pittoresques maisons se pressent entre des guirlandes de fleurs, étouffent dans les replis de belles vignes, aux grains vermeils et veloutés, ou s'abritent modestement à l'ombre d'abricotiers malheureusement dépouillés à présent de leurs baies crottées et savoureuses. Le village tout entier est lui-même érasé entre des coteaux mamelonnés, où le caprice des habitants a tracé d'énormes éventails aux branches faites de plans de

choux, de betteraves, de laitues, de petits-pois,..... éventails dont les saines paysannes réjouissent leurs estomacs teutons avec plus d'ardeur qu'elles n'en mettraient à rafraichir leurs joues hâlées et cramoisies.

Un si beau lieu ne devait-il point avoir ses ruines et sa légende? Le château a entièrement disparu : on ignore même s'il était situé auprès du village ou s'il s'accrochait aux flancs du Mercure. Tout ce qu'on se rappelle, c'est qu'il appartenait, au XI^{me} siècle, aux comtes de Staufenberg, une branche puissante de la famille des seigneurs de Calw-Eberstein. Mais la légende est encore présente à toutes les mémoires. D'autres l'ont écrite : je me dispenserai donc de te la raconter.

J'arrive bientôt à Gernsbach, où des vols d'hirondelles mêlent leurs cris à la voix argentine des cloches branlant à toute volée. Les portes de la maison du Seigneur sont grandes ouvertes ; j'y contemple à la hâte un vieux tombeau du comte Bernard d'Eberstein mort en 1574.

L'Eglise de Gernsbach couronne la partie la plus élevée de la ville. En redescendant vers la rivière, je passe auprès de la charmante maison commune, l'ancienne demeure d'un puissant floteur de la Murg, le Strasbourgeois Kast, qui mourut si riche, si riche, que l'on mesura son argent au boisseau. On l'appelle aussi la « Maison rose » à cause de la couleur de ses chairs. Mignonne et coquette dans son beau style de la Renaissance, elle a de jolies sculptures, un élégant balcon de coin en forme de tourelle polygonale, et un haut pignon surmonté de fines pyramides.

Un peu plus bas, est le centre de la commerçante cité. A ma droite, surgit un temple évangélique, juché sur un monticule, à l'exemple de son rival dont il semble

envier la situation. Il renferme les tombeaux des membres protestants de la famille d'Eberstein.

A deux pas, un pont enjambe la Murg. Si l'on s'y arrête, on voit les eaux brunâtres de la rivière franchir en murmurant les digues dont on a coupé leur lit; on voit un quai moderne, celui de la rive droite, fier de son parapet maçonné et de ses constructions de pierre; une rangée de vieilles et pittoresques maisons de bois, roses, bistres, jaunes ou vertes, avec des toits s'abaissant autour de leurs têtes comme des parapluies de tuiles ou de chaume, et se baignant les pieds dans les flots tumultueux de la rive gauche; puis, au milieu du fleuve, un bouquet de verdure, d'où jaillissent deux arcs de fer, deux passerelles reliant l'ilot à la terre ferme; et, partout, des montagnes, des forêts et des pavillons pointus poussant comme de grands champignons sur le manteau des collines voisines. Ces constructions attestent la vieillesse de Gernsbach et ces luxuriantes forêts, les trésors de la société des floteurs de la Murg.

C'est qu'elle n'est plus jeune cette jolie reine de la vallée. On en faisait déjà mention en 1219; ce n'était, toutefois, qu'une malheureuse servante de la paroisse de Rothenfels. Mais la pauvre avait trop de fierté pour vivre plus longtemps soumise, et, dès 1248, elle rejeta ses haillons d'esclave et s'habilla de murs. Cette transformation hardie attira l'attention sur elle: on admira son audace, et, pour l'en récompenser, on l'appela ville dès 1272. Alors, habile cité, elle n'eut plus pour but que de développer son commerce. En 1400, on connaissait déjà ses floteurs. Ils passaient pour de rudes et braves bûcherons, avec lesquels il fallait compter. Aussi leurs richesses s'accrurent-elles en même temps que leur réputation. Ils s'unirent au XVI^{me} siècle et leur corporation devint si formidable, qu'elle constituait presque un état dans l'état. Elle possédait, en effet, plus de vingt-trois

mille arpents de forêts, dont les beaux arbres, courant au Rhin, suivaient majestueusement le grand fleuve jusque dans les plaines de la Hollande.

C'était un rude travail, que celui de floteur ! Ne fallait-il pas joindre ses efforts à ceux de la rivière pour l'aider à porter au loin la fortune qu'on lui confiait ? Heureux encore si le courage et l'audace ne venaient se briser contre l'apathie des flots. La neige avait-elle manqué durant l'hiver, les pluies du printemps n'avaient-elles point alimenté les sources de la montagne, les ruisseaux altérés ne trouvaient pas la force d'emporter leur proie, et celle-ci dormait improductive sur son lit de mort. Puis, c'étaient de continuels voyages en lointain pays, pendant lesquels l'épouse et les enfants restaient seuls au foyer : on créa des routes le long de la vallée, on sillonna les collines d'artères où défileraient, à toute époque, les géants des bois, les bœufs patients du pays furent dressés au métier de bêtes de trait, et la forêt prit bientôt le chemin de l'étranger sur d'incommensurables chariots, au lieu de s'abandonner aux plaisirs des capricieuses rivières.

Mais chacun nait charretier et non point floteur : la mâle population de Gernsbach trouva des rivaux dans les vallons voisins, si bien que les forces de la corporation s'affaiblirent de jour en jour. La maladie de langueur dont elle souffre ne l'a cependant point encore emportée, et son commerce d'aujourd'hui atteint, malgré tout, le chiffre respectable d'un million.

Gernsbach a 2900 habitants, des tanneries, des scieries et un établissement de bains de bourgeons de sapins. Tout cela est charmant : ce n'est, toutefois, pas assez pour m'y retenir davantage. Je traverse la rivière et gagne la partie moderne de la ville, celle qui fut reconstruite après le siège de 1849, dont les soldats de la Confédération, commandés par le prince royal de Prusse, furent

les héros, tandis que les bandes badoises en étaient les malheureuses victimes.

La gare est à l'extrémité de ce nouveau quartier, car Gernsbach a aussi son chemin de fer, chargé du soin d'exporter ses richesses et de ramener dans ses murs des citadins amants de cures d'air ou d'immersions balsamiques.

Auprès de la gare, s'élève une autre ville, blanche, fraîche, tendre, délicate, peuplée d'innombrables palais, faits de planches superposées et alignées avec symétrie, dessinant des rues ou découpant des places. Ces énormes provisions de bois n'attendent que leur tour pour prendre la voie de la plaine.

Puis, la vallée s'élargit subitement. La rivière coule entre de grasses prairies, étend ses ondes sur leur moelleux tapis ou égrène ses perles sous les aulnes et les saules de ses cent îlots; ou bien elle glisse le long de la barrière posée là pour arrêter sa course, et ses flots courroucés se brisent en écume vaporeuse sur la roue qu'ils ont charge de mouvoir. Et tandis que la Murg roucoule ou gronde, l'arbre craque, la scie grince. Des deux côtés de la rivière, des collines richement cultivées s'y regardent avec fadeur, des ruisseaux échappés des vallons latéraux y viennent payer leur faible tribut et de hautes montagnes s'élèvent vers le ciel.

Voici Hœrdten, couché au pied du Galgenberg enveloppé dans ses vignobles. De rustiques attelages s'y reposent; leurs beaux bœufs y dinent avec le calme de philosophes; de frais parfums s'échappent de jardinets fleuris et touffus, et de grands choux, aux têtes merveilleusement frisées, se balancent sur des tiges hautes d'un mètre. Là est la synagogue, car ce hameau compte des juifs parmi ses habitants; ici, une vieille maison de 1589, satisfaite de son grand âge et grimaçant au nez du

voyageur par l'intermédiaire d'un masque de diable et d'une face de singe, dont elle a décoré sa devanture.

Au delà d'Hœrdten, la route et le railway se coudoient en frères, comme si l'un n'était pas le vainqueur de l'autre. Mais les routes ne connaissent point la jalousie! Ça et là, le maïs alterne avec les autres produits de la campagne, pendant que ses panaches d'or ondulent au gré de la brise. Le long de ces champs, surgissent mille croix, gages de la piété des habitants d'autrefois et d'aujourd'hui, présent, car il en est de bien vieilles comme il en est de toutes neuves. Derrière moi, Gernsbach et son église estompent leurs joyeux profils sur un fond de sombre verdure. La route frôle ensuite le rocher qu'elle dut entailler avant de poursuivre son cours : la colonne tronquée qui lui fait face rappelle la date de cette amputation : 1786.

Je touche à Ottenau, étirant ses deux longs bras de coquettes maisonnettes sur les bords de la rivière. Un léger pont de bois les relie. Il est midi : le village est tout au repos. Seuls, quelques enfants chassent devant eux le bétail jusqu'à l'abreuvoir ; les chèvres font sonner leurs grelots, les vaches beuglent et les pores, que l'on a oubliés, poussent à travers les fissures de leurs palais leurs groins humides et leurs sourds grognements. Des guirlandes de maïs séchent sous les toits saillants des chalets, d'énormes concombres, de vrais turbans d'or, étincellent au milieu de la végétation des jardins, et la vigne folâtre sur les murs des heureux paysans.

Quand j'ai dépassé le hameau, la Murg coule au pied d'un roc, dont la tête brillamment parée porte des raisins, des prairies et des arbres. C'est l'Amalienberg, cette aride colline fertilisée par les soins du tyrolien Rindeschwender, actuellement la propriété de monsieur Wichelhausen. Elle n'était, au commencement du siècle, qu'un rocher inculte et désert, sur lequel florissaient la ronce et les sauvages graminées ; elle forme, aujour-

d'hui, une ferme modèe, dans laquelle les admirateurs du grand agriculteur viennent faire leur apprentissage de colon. Cet obélisque, élevé à la gauche de la route, rappelle aux habitants de la vallée ce que peuvent le savoir et la persévérance : c'est l'emblème de la reconnaissance que le grand-duc Frédéric témoigna à l'habile agronome tyrolien.

Alors on atteint Gaggenau, ce gros bourg marchand qui étale pompeusement sur son hôtel de ville son titre de « *Marktflecken* ». Ses deux files interminables de gracieuses demeures tournent leurs faces aiguës vers la rivière et se pressent si fort les unes contre les autres, qu'elles s'écrasent presque. Mais cette presse n'enlève rien à leur coquetterie, car toutes ont leur parure de fleurs et de feuillage.

Puis, la vallée s'élargit de toutes parts ; les montagnes de la rive gauche s'abaissent tandis que celles de la rive droite s'efforcent de garder leur taille. Les campagnes disparaissent sous les plans de légumes et les arbres fruitiers, la rivière coule, calme et silencieuse, entre deux digues élevées contre les caprices de ses fougueuses inondations, et les poiriers, les pommiers et les christes en croix s'unissent pour ombrager la route.

Rothenfels touche pour ainsi dire à Gaggenau et se déploie, autour de sa vieille église, avec l'orgueil d'un hameau qui a conscience de son antique origine. C'est que Rothenfels sait qu'on parlait déjà de lui en 1046, alors qu'il appartenait aux comtes de Calw ; c'est qu'il se rappelle qu'il fut ensuite aux mains des seigneurs de Spire et que Bade le désira longtemps, mais ne l'obtint qu'en 1368. Son cimetière renferme la tombe du célèbre Rindeschwender.

Au delà du hameau, un pont saute la Murg et dépose le promeneur dans un frais bosquet sillonné de sentiers ombreux. Ces sentiers conduisent aux bains Elisabeth,

du nom de leur marraine, l'épouse du margrave Guillaume. Une belle construction à deux étages, avec un perron, une terrasse latérale, une ceinture de gazon, un cercle de gloriettes, de tables et de bancs, tel m'apparaît l'hôtel réservé aux baigneurs. Derrière cet hôtel est l'établissement de bains proprement dit, six misérables cabines flanquant une plus misérable « Trinkhalle », où un maigre tube de verre laisse échapper, dans une vasque zébrée d'or, les eaux ferrugineuses et sulfureuse de la source. Celle-ci fut découverte il y a quelque dix ans, tandis que l'on cherchait du charbon au pied du Klingenberg. Le peuple demandait à la montagne de quoi se chauffer, et la plaisante lui donna ce qu'il faut pour se rafraîchir !

A quelques minutes des bains, dort la modeste maison de plaisance du margrave Guillaume, un long bâtiment aussi bas qu'étroit, auquel la colonnade d'un portique romain a suffi pour tout décor. Le prince de Lippe-Detmold, son propriétaire d'aujourd'hui, en a fait une ferme modèle, dont les riches cultures rayonnent à la base du vert Schanzenberg.

Le château du margrave Guillaume est la limite de ma promenade dans la vallée de la Murg.

De ce château, j'ai regagné Bade à travers la forêt. Le chemin est charmant. Rampant sur les versants mamelonnés de la Murgthal, il en suit scrupuleusement les ondulations, monte, descend, remonte, redescend et glisse toujours sous bois, se fauflant entre de magnifiques plantations de hêtres, de sapins et de chênes. Tantôt, il s'unit à maintes autres artères convergeant dans tous les sens, se déroulant vers le Rhin ou gravissant les montagnes d'Ebersteinburg ; tantôt, il laisse entrevoir de longues bandes de gazon où gazouillent les oiseaux et les ruisseaux, décrivant mille courbes capricieuses

dans le sombre manteau des collines ; tantôt, il rencontre des îlots de prairies peuplés de belles vaches et de *phénisses* vagabondes, confiées aux soins d'une jeune paysanne qui tricote ses bas tandis qu'elle veille à ses bêtes. Le long de son parcours sont échelonnés des bancs rustiques ou des sièges grotesques : là, quelque tronc à peine équarri ; ici, quelqu'assiette de bois clouée sur le moignon d'un arbre décapité ; plus loin, une planche mal rabotée avec un buisson de rameaux écorcés pour dossier.

J'arrive ainsi à une modeste pépinière, qui s'est découpé dans la forêt un champ rectangulaire. Auprès de cette pépinière, il y a un pavillon, et, en face de ce pavillon, un pilier de pierre, dont la base porte des armoiries et le front une chapelle lilliputienne. Ce monument est ce que l'on est convenu d'appeler « l'Image de Keller ».

Mais quel est ce mystérieux personnage auquel le Battert sert de champ de repos ? Faisons quelques pas encore, par cette route escaladant la pente du vieux Château, et la légende nous répondra.

Là, nous verrons, à l'ombre d'une luxuriante végétation, entre quatre sapinettes décharnées et moribondes, une croix de pierre profondément enfoncée dans la terre et tout aussi profondément courbée. Les siècles l'ont enveloppée d'une patine noirâtre ; néanmoins, on reconnaît, à travers son vêtement de deuil, une clef et le nom de Burkard Keller.

Burkard Keller était un bel et élégant chevalier de la cour du comte Herrmann ou du margrave Christophe, — les historiens n'ont pu jusqu'à présent s'entendre à ce sujet. De mœurs dissolues, grand amant de la belle nature, adorateur passionné de l'art, il regardait avec indifférence ses compagnons prier à l'église ou marcher

au combat. Aussi sa conduite lui avait-elle suscité de nombreux ennemis.

Cependant le margrave Herrmann, — ou le margrave Christophe — l'aimait sincèrement, car il l'avait vu naître, l'avait vu grandir et l'avait élevé comme un fils. Longtemps, il répondit aux accusations dirigées contre son favori par l'insouciance et le dédain. Mais quand elles devinrent générales et qu'un murmure de réprobation s'éleva de toutes parts, il lui fallut chercher le moyen de sauver Burkard. Et quel moyen plus sûr de le laver du péché d'irréligion, que de le fiancer à la fille du prévôt de Kuppenheim, le sire de Tiefenau, l'homme le plus vertueux de la contrée ?

Le pauvre chevalier comprit que son salut était à ce prix, et il consentit. Chaque jour, il se rendait auprès de la pieuse Clara et, chaque soir, il traversait la forêt pour rentrer au château.

Une nuit, il vit, à l'endroit où git la petite chapelle que nous rencontrâmes tout à l'heure, une superbe jeune fille appuyée contre le tronc d'un arbre, serrée dans une blanche tunique et le visage d'une pâleur diaphane. Cette jeune fille était adorable : Burkard Keller voulut s'en approcher, mais elle s'abîma dans la terre. Ce n'était là, sans doute, qu'une hallucination de son imagination enthousiaste, et il poursuivit sa route.

Mais le lendemain la jeune fille se trouvait à la même place, dans la même position, dardant toujours ses beaux yeux langoureux sur le jeune seigneur. Cependant, lorsqu'il voulut l'aborder, le fantôme disparut comme il avait disparu la veille.

Keller ne peut douter plus longtemps ; ce n'est plus un rêve, une chimère, une création de son cerveau de poète en délire ! Il a vu cette femme s'enfoncer dans le sol : il fouillera le sol pour y découvrir sa retraite. Et ses hommes se mettent aussitôt à l'œuvre.

Le travail venait de commencer, quand leurs pioches heurtèrent une muraille voûtée. La voûte fut percée et Burkardt Keller reconnut une jolie construction, dont l'intérieur lui parut fort bien conservé. Il s'y fit descendre : c'était un temple romain, avec la statue de la déesse à laquelle il était consacré.

Cette statue formait l'un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'art antique. Jamais notre brillant seigneur n'avait admiré de traits plus purs, de bouche plus suave, de regards plus poétiques, d'épaules mieux modelées ou de bras si bien sculptés. Le marbre parlait à l'artiste, et l'artiste écouta sa voix. Il fit relever l'autel, y plaça l'image de la divinité et vint, chaque nuit, la prier, en amant passionné.

Mais un jour qu'il s'en approche, il voit la statue remuer : elle se lève lentement de son siège, descend du piédestal et marche vers lui. Oh ! bonheur. L'idole de ses rêves est en vie ! Elle avance, ses yeux l'appellent, elle lui ouvre les bras ! ... Keller s'y précipite, mais il râle aussitôt sur le sol, car ces bras de marbre l'ont étouffé contre un sein de marbre !...

La croix auprès de laquelle nous nous trouvons a été plantée là où mourut l'amant infortuné ; quant à la chapelle, on l'a bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple romain. La première est connue sous le nom de « Kellerskreuz » et la seconde, sous celui de « Kellersbild ».

Une demi-heure à peine sépare « l'Image de Keller » de Bade. On y descend par le petit hameau de Dollen et le beau village d'Oberscheuern. Cette route de Rothenfels à notre ville d'eau est une des promenades les plus recommandables aux âmes amoureuses des bois et de la solitude.